CONVENTION NATIONALE.

PIECES

Relatives à la prise de Mons par le Lieutenant-Général D U M O U R I E Z, *Général de l'armée du Nord.*

Imprimées par ordre de la Convention Nationale, et envoyées aux 83 départemens par des couriers extraordinaires.

A Paris, le 9 novembre 1792, l'an premier de la république.

PRÉSIDENT,

Je vous prie de vouloir bien présenter à la convention nationale les pieces que je reçois concernant la victoire remportée par l'armée aux ordres du général Dnmouriez sur les Autrichiens, et la ville de Mons qui l'a suivie.

Elles consistent en :

1°. Lettres de Dumouriez ;

2°. Sommations à la ville de Mons ;

3°. Note concernant Baptiste.

J'y joins encore :

1°. Copie d'une lettre de Beurnonville, qui passe de l'armée de l'expédition Belgique, à Metz ;

2°. Un état des bouches à feu et munitions de guerre trouvées à Mayence, que m'a fait passer le général Custine.

PACHE.

Copie de la lettre du général Dumouriez au ministre de la guerre, le 7 novembre 1792; l'an premier de la République.

J'ose vous recommander le citoyen Baptiste, mon valet-de-chambre, qui s'est conduit avec la plus grande intrépidité et la plus grande intelligence, et qui a rallié un régiment de dragons et deux bataillons de gardes nationaux: il ne demande que la permission de porter un uniforme de garde national, et il sera parfaitement heureux.

Signé, DUMOURIEZ.

Pour copie conforme; le ministre de la guerre.

PACHE.

Copie de la lettre du général Dumouriez au ministre de la guerre, datée au quartier-général de Mons, le 7 novembre 1792, l'an premier de la république.

Vous verrez, par le lieu d'où je date ma lettre, combien le temps a été bien employé depuis la derniere lettre que je vous ai écrite du quartier-général d'Honnaing. Je l'ai quitté le 3 pour aller, avec mon avant-garde, prendre une position entre Élonges et Whieries. Cette position nécessitoit la prise d'un village nommé Thulin, d'où nous avons été repoussés, parce que les Belges qui étoient chargés de cette attaque, s'étoient trop avanturés au-delà du village, près du moulin de Boussu, et n'avoient point pris de canon avec eux. Ils ont été enveloppés par douze à quinze cents hussards, qui en ont taillé deux compagnies, et qui auroient détruit tout ce corps, sans l'extrême valeur du deuxieme régiment de hussards, qui, n'étant pas de plus de 300 hommes, a chargé cette forte troupe de hussards autrichiens, et a dégagé les

Belges ; dont il a assuré la retraite. Le même jour 3, le général d'Harville est arrivé, avec son armée, à Bavay; le lendemain 4, j'ai tiré du camp d'Honaing neuf bataillons pour fortifier l'attaque de Thulin, et prendre de force la position de Boussu. Mon projet alors étant d'effectuer une réunion avec le général d'Harville, il étoit nécessaire de chasser les Autrichiens de la longue bande des bois qui s'étendent depuis Sars jusqu'à Boussu : j'ai arrangé une attaque combinée, d'après laquelle le général d'Harville devoit s'emparer du château de Sars; le colonel du onzieme régiment de chasseurs devoit, avec son régiment et de l'infanterie légere, pénétrer par Blangis, en se dirigeant sur le même château de Sars, et remontant par la droite des bois, devoit s'emparer du village de Frameries, pendant que, longeant les mêmes bois, par la gauche, je m'emparerois de celui de Boussu.

Ces trois attaques ont parfaitement réussi. Les Autrichiens ont défendu avec assez d'opiniâtreté, le moulin de Boussu, d'où je les ai dépostés avec mon artillerie : ils y ont perdu cinq ou six cents hommes. Le combat s'est passé en artillerie. J'ai bivaqué la même nuit, avec l'avant-garde, à la tête du bois de Boussu, et j'ai ordonné à l'armée de venir bivaquer sur le terrein d'Elonges. Je me suis renforcé en grosse artillerie et en obusiers d'après le succès de cette journée.

Le cinquieme, j'ai reconnu la position des ennemis sur les hauteurs de Jemmaques ; j'ai attaqué avec de l'infanterie le village de Quareignon, pendant que j'occupois leur gauche par une canonade assez vive. Ce même jour le colonel Fregeville a tâté leur gauche, et il y a eu divers petits combats d'infanterie et de cavalerie où nous avons toujours eu le dessus. Le général d'Harville n'a pu arriver ce même jour qu'avec la moitié de son armée, d'environ six mille hommes, à la hauteur de Frameries. J'ai pris alors mon camp en face de Jemmappes, la gauche appuyée à Hornu, la droite à Frameries. J'ai fait venir ma grosse artillerie à Boussu,

ainsi que l'hôpital ambulant, m'étant déterminé à attaquer le lendemain les hauteurs de Jemmapes d'une maniere décisive, pour ne pas laisser à l'armée de Clairfait le temps d'opérer sa jonction. J'avois fait abandonner ce même soir le village de Quareignon, qui ne pouvoit pas se soutenir contre les forces qui étoient à Jemmapes, étant dominées par ce village.

Le 6 au matin j'ai fait avancer douze pieces de seize, douze de douze, et douze obusiers, que j'ai placés en batteries sur tout le front de ma ligne. Le général d'Harville, placé sur les hauteurs de Ciply, flanquoit la gauche de l'ennemi, dont j'attaquois la droite en reprenant le village de Quareignon, par les Belges, soutenus par neuf bataillons aux ordres des maréchaux-de-camp Ferrand, Rosiere, et Blottefiere. Le centre de l'attaque, composé de dix-huit batailons, étoit aux ordres du lieutenant-général l'Égalité, et des maréchaux-de-camp Stetenhoff, Desforets, et Drouet. La droite, composée de l'avant-garde, étoit aux ordres du lieutenant-général Beurnonville, et du maréchl-de-camp Dampierre. La division du général d'Harville ne pouvoit nous secourir dans notre attaque que par son canon, étant trop éloigné des retranchemens de l'ennemi.

L'armée des Autrichiens étoit composée, selon les calculs les plus modérés, de vingt mille hommes, dont 3,500 de cavalerie ; d'autres la portent à 28,000 hommes. Nous n'avions pas plus de 30,000 combattans. La position des Autrichiens étoit formidable ; leur droite appuyée au village de Jemmappes, formoit une équerre avec leur front et leur gauche, qui étoit appuyée à la chaussée de Valenciennes. Ils étoient placés dans toute cette longueur, sur une montagne boisée où s'élevoient en amphithéâtre trois étages de redoutes, garnies de vingt pieces de grosse artillerie, d'au moins autant d'obusiers, et de trois pieces de canon de campagne par bataillon ; ce qui présentoit une artillerie de près de cent bouches à feu : nous en avions autant, mais l'élévation de leurs batteries leur donnoit un grand avantage,

si nous persévérions à vouloir terminer l'affaire à coup de canon. Déjà depuis long-temps les troupes, se confiant en leur valeur, m'avoient témoigné le desir le plus vif de se mesurer de près avec les ennemis. Je partageois cette confiance, parce que, dans tous les mouvemens que je leur avois fait faire sous le feu de l'ennemi, je les avois vu manœuvrer et marcher comme à l'exercice. Dans les trois précédentes journées, sur-tout, j'avois admiré moi-même leur précision à exécuter les manœuvres et les déploiements que je leur ordonnois.

La canonade la plus vive de part et d'autre s'est ouverte à sept heures du matin; elle a duré jusqu'à dix heures, sans que j'aye apperçu un succès assez décisif pour me borner à ce genre de combat. A mesure que je parcourois le front de la ligne, les troupes me témoignoient la plus vive impatience d'approcher l'ennemi à la bayonnette. Le général Beurnonville me le proposoit depuis très-long-temps, ainsi que le général Égalité. Je retenois leur ardeur, pour la rendre encore plus vive; car mon projet étoit bien décidément de terminer cette affaire, en emportant les redoutes. Je me contentai cependant de rapprocher mes batteries pour faire plus d'effet, et j'ordonnai l'attaque du village de Quareignon, parce que je ne pouvois pas de ce côté attaquer Jemmappes avant d'avoir pris ce premier village J'envoyai le colonel Thouvenot, adjudant-général, officier du plus rare mérite, pour diriger cette attaque et se charger d'emporter Jemmappes et tout le flanc droit de l'ennemi. Je mandai au général d'Harville de rapprocher ses batteries, pour qu'elles fissent plus d'effet sur la gauche de l'ennemi. Je mandai au général Beurnonville de faire la même manœuvre, et d'être prêt à attaquer à midi précis. Je fis passer le même ordre à la gauche parce que je calculai qu'alors nous serions maîtres de Quareignon qu'il étoit nécessaire d'occuper, parce que mon attaque de gauche auroit pu être tournée par ce village, si l'ennemi en étoit resté maître.

A midi précis toute l'infanterie se mit en un clin d'œil en colonne de bataillon, et se porta avec la plus grande rapi-

dité et la plus grande alégresse vers les retranchemens de l'ennemi. Pas une tête de colonne ne resta en arriere : le premier étage de redoutes fut d'abord emporté avec la plus grande vivacité ; mais bientôt les obstacles se multipliant, le centre courut des dangers, et je vis de la cavalerie ennemie prête à entrer dans la plaine pour charger les colonnes par leur flanc. J'y envoyai le lieutenant-général Égalité, qui, par sa valeur froide, rallia très-vîte les colonnes, et les mena au second étage des redoutes. Je venois de faire soutenir cette attaque par le troisieme régiment de chasseurs et le sixieme d'hussards, qui arriverent très-à-propos pour contenir et charger la cavalerie ennemie. Je me portai en même tems à la droite, où je trouvai qu'après un plein succès de la part du général Beurnonville dans l'attaque des redoutes qu'il avoit tournées et emportées, un peu de désordre s'étoit mis dans sa cavalerie, pendant qu'il étoit occupé à la tête de son infanterie. Je la ralliai très-vîte, et elle chargea dans l'instant même avec la plus grande vigueur, la cavalerie ennemie qui gagnoit déjà notre flanc droit. Pendant ce ralliement, cette cavalerie voulut enfoncer le premier bataillon de Paris, qui la reçut avec la plus grande vigueur, et lui tua soixante hommes d'une décharge. Dans l'intervalle de ce combat de la droite, notre gauche avoit emporté le village de Jemmapes ; notre centre avoit enlevé les secondes redoutes; il fallut donner un nouveau combat sur la hauteur, mais il fut moins vif et moins long, les Autrichiens étant entiérement consternés de la valeur de nos troupes. A deux heures ils firent leur retraite dans le plus grand désordre. Nos troupes occupoient alors tout le terrein des ennemis, jonché de morts et de blessés des deux partis. Sa perte étoit si considérable, et sa consternation si grande, qu'il traversa la ville de Mons sans s'arrêter ni sur Berthaumont, ni sur le mont Palisel, ni même sur les hauteurs de Nimy.

Je portai toute l'armée victorieuse sur la hauteur du village de Cuesmes, que j'occupai avec de l'infanterie. On prit dans ce village une piece de canon de treize ; on y ramassa

des blessés, des déserteurs. Je fis occuper dans la même journée le mont Palisel, par la division du général Harville, et celui de Berthaumont, par celle du maréchal-de-camp Stétenhoff. J'envoyai sommer la ville de Mons, et on entra dans des pour-parlers dont vous verrez le détail dans les pieces ci-jointes. Les troupes qui avoient déjà bivaqué depuis trois jours, qui n'avoient pas pu faire la soupe le jour de cette terrible bataille, montroient toujours la même ardeur, et me demandoient avec instance de marcher à Mons et de l'escalader. Je fus obligé de leur promettre qu'ils auroient cette satisfaction le lendemain, et je fis effectivement toutes mes dispositions pour completter la circonvallation de Mons, et pour l'attaquer dans plusieurs endroits à-la-fois. Les ennemis avoient profité de la nuit pour l'évacuer, et les derniers quatre cents hommes qu'ils y avoient laissés, en sont sortis vers neuf heures du matin. Je m'occupai à placer mes batteries, lorsqu'à 9 heures, les habitans, après avoir rompu les portes que les Autrichiens avoient fermées, sont venus m'inviter à entrer dans la ville, ce que j'ai exécuté sur-le-champ. Les magistrats se sont trouvés à la porte de la ville, et m'ont offert les clefs : je leur ai dit, en posant la main dessus, que nous venions comme freres et amis pour les engager à tenir toujours leurs portes fermées contre leurs anciens oppresseurs, et à défendre la liberté que nous venions de leur conquérir.

Cette journée à jamais mémorable, couvre la Nation Française d'une gloire immortelle. Il n'est pas un bataillon ni un escadron, il n'est pas un individu dans l'armée qui ne se soit battu, & de très-près. Vous connoissez déjà les talens & la valeur du général Beurnonville; tous les autres généraux, & surtout le général Egalité, ont mis la plus grande intelligence dans la conduite des troupes. Les officiers d'état-major & les aides de camp ont porté les ordres avec la plus grande intrépidité & la plus grande précision, au milieu du feu & du carnage le plus terrible. Le général Drouet a eu une jambe cassée d'un coup de feu. Le colonel Chaumont,

adjudant-général, a eu un bras traversé d'une balle, & son cheval tué sous lui. Le général Ferrand a eu une forte contusion à une jambe, & un cheval tué sous lui. L'adjudant-général Montjoie a eu la bouche percée d'une balle qui lui a enlevé sept dents. Le colonel Dubouret, du cent-quatrième régiment, a été grièvement blessé, ainsi que le citoyen Berthèche, lieutenant de la gendarmerie nationale, blessé de quarante-un coups de sabre, après avoir tué sept hommes. Le citoyen Lafosse, lieutenant-colonel du bataillon des Deux-Sèvres, a eu un bras cassé d'une balle. Beaucoup d'autres officiers et soldats ont été tués ou blessés. Je ne sais pas encore au juste quelle est notre perte, mais je l'estime à trois cents morts et six cents blessés : je vous en enverrai l'état, dès que j'aurai pu le recevoir des différens corps. Ils ont perdu aussi huit pieces de canon, dont cinq prises par l'avant-garde du général Beurnonville, et trois à notre attaque de gauche. L'artillerie a servi avec son courage et son habileté ordinaires, si redoutés de nos ennemis.

La perte des ennemis en tués, blessés ou déserteurs, monte au moins à quatre mille hommes, sans compter presqu'autant d'hommes égarés, débandés et perdus, que nous ramassons tous les jours.

Tel est le détail de cette bataille, qui est décisive pour la conquête de la Belgique; car les Autrichiens n'oseront plus se mesurer en bataille rangée; et nous avons prouvé dans celle-ci, qu'aucun obstacle, même en réunissant les ressources de l'art à celles du terrain, n'arrête le courage des troupes Françaises.

Je vous adresse cette dépêche par le citoyen Larue, mon aide-de-camp, lieutenant-colonel, homme du plus grand courage.

Le général en chef,

Signé, DUMOURIEZ.

Pour copie conforme,

Le ministre de la guerre.

Copie de la lettre du Lieutenant-général Beurnonville au Ministre de la guerre, à Mons, le 7 novembre 1792, l'an premier de la République.

J'ai reçu hier, monsieur, sur le champ de bataille la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et l'ordre du pouvoir exécutif de me rendre à Metz pour y commander l'armée aux ordres du général Kellermann, appellé à Paris; je sens combien il me sera difficile de suppléer à l'absence de ce général expérimenté, et je compterai infiniment sur cette brave armée avec laquelle j'ai eu le bonheur de combattre pour la liberté, pour tâcher de la faire triompher par-tout.

Il m'eût été impossible, monsieur, d'exécuter votre ordre et celui du pouvoir exécutif, à la lettre, en partant sur-le-champ. En mouvement depuis le 26, que j'ai pris Quiévrain; au combat depuis trois jours; obligé de suivre le succès d'une bataille qui assure le succès de nos armes dans la Belgique, il a fallu opérer mon ralliement, prendre position pour la nuit; le général en chef m'avoit en outre chargé des suites de la sommation de livrer Mons : j'ai été obligé de passer la nuit en parlémentaire et en mesures pour entourer la ville et la prendre sans entendre d'autre capitulation que la volonté d'une nation qui veut punir avec sagesse et humanité; il a fallu entrer dans Mons ce matin, en prendre possession; et enfin, monsieur, me voilà disposé à partir : j'ai rempli ma tâche ici; je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas terminer cette campagne sous les yeux d'un pere, d'un frere et d'un ami, le brave général Dumouriez. Vous ordonnez cette séparation, monsieur, elle me coûte cruellement; mais vous la jugez nécessaire : je n'écoute que mon devoir et l'obéissance; je n'écoute que l'amour sacré de ma patrie.

Forcé de rassembler mes équipages épars, je ne pourrai partir que le 10 de Valenciennes, d'où je me rendrai en toute diligence à Metz : vous savez, monsieur, les opérations que vous m'y proposez, la quantité de troupes que j'aurai

à y employer ; c'est d'après ce tableau que je vous prie d'y faire accélérer les effets de campement, les approvisionnemens de munitions ; je vous prierai aussi d'y faire rendre toutes les cartes les meilleures de la campagne que vous desirez que j'entreprenne ; je n'ai que celle de la guerre de la Belgique, qui ne sont plus applicables.

Je profiterai de la journée du 9 pour rassembler mes équipages et prendre un peu de repos : j'en avois très-peu eu au camp de Maulde ; et depuis mon départ de ce camp pour faire ma jonction avec le général Dumouriez, je n'ai pas encore quitté le feu ni le bivouac. D'après cela vous devez juger de ma santé : mais, j'ai l'honneur de vous le répéter, aucun sacrifice ne me coûtera pour le salut de ma patrie.

Je ne vous dis rien sur la bataille de Jemmappes, où j'ai eu plus à admirer qu'à faire : cette bataille, qui sera fameuse par les dispositions du général en chef et l'intrépidité des troupes, comme par les résultats qui assurent invariablement la conquête de la Belgique, sera un monument de gloire pour la nation française. Je laisse le plaisir, bien dû à notre intrépide général, de vous en faire le récit.

Le lieutenant-général. *Signé* BEURNONVILLE.

Pour copie conforme. Le Ministre de la guerre.

Bataille de Jemmapes, le 6 novembre, l'an premier de la République française.

Le général des armées de la république française, aussitôt la bataille gagnée, envoya un trompette sommer le commandant de l'armée autrichienne retirée dans Mons, de rendre cette place : celui-ci consentit d'entrer en pour-parlers, et il promit d'envoyer le quartier-maître-général de l'armée en demandant un officier en ôtage.

Copie de la seconde sommation du général Français.

Le général des armées de la République Française a eu la complaisance d'attendre pendant trois heures le quartier-maître-général de l'armée autrichienne.

Il a été fort surpris que la ville ait tiré sur nos troupes qui montoient à Palizel.

Il déclare qu'il va établir ses batteries, qu'il mettra la ville en feu, et passera la garnison au fil de l'épée : un seul moyen d'éviter ce malheur, c'est de recevoir, dès ce soir dans la ville un bataillon français et 25 chevaux qui s'empareront des portes, à mesure que les troupes évacueront.

Du champ de bataille, le 6 novembre 1792, l'an premier de la République. *Signé*, Dumouriez.

Troisieme sommation.

Nous, Charles-François Dumouriez, lieutenant-général commandant en chef l'armée de la république, sommons l'officier commandant les troupes impériales qui forment la garnison de la ville de Mons, de se rendre à discrétion sur-le-champ et sans aucune capitulation, au lieutenant-général Beurnonville, commandant de notre avant-garde, sous peine d'être puni de mort, ainsi que tous les officiers de la garnison, s'ils me forcent à tirer un seul coup de canon sur la ville.

Du champ de bataille de Jemmapes le 7 novembre 1792, 6 heures du matin, l'an premier de la république. *Signé*, Dumouriez.

P. S. Si malheureusemet le commandant autrichien s'oppose à ce que la lettre ci-jointe soit remise aux magistrats de Mons, et si je n'en reçois pas de réponse, il paiera de sa tête ce trait d'audace criminelle qui compromettroit aux rigueurs d'un bombardement et d'un siege les habitans de la ville de Mons, qui doivent être séparés de la querelle de la république

françoise avec les despotes. *Signé* le lieutenant-général commandant en chef les armées françoises.

Pour copie conforme aux minutes. Signé le général en chef, DUMOURIEZ.

Copie de la lettre du général aux magistrats de Mons, le 7 novembre, 6 heures du matin.

Messieurs,

L'armée de la république, que je commande, est envoyée dans la Belgique pour y porter la paix et la liberté, et pour délivrer les peuples de la tyrannie des barbares Autrichiens. Je viens de faire la circonvallation de votre ville ; une poignée d'Autrichiens qui y reste ose me proposer de les laisser sortir avec les honneurs de la guerre, pendant qu'il dépend de moi de les prendre tous à discrétion. Vous trouverez ci-contre l'ordre que je donne au commandant de cette prétendue garnison.

Votre devoir, comme représentans du peuple, est de détourner les calamités qui résulteroient d'une défense téméraire autant qu'inutile : ainsi, je vous somme d'engager ou de forcer le commandant autrichien à livrer, sans aucun délai et sans aucune capitulation, la porte que j'indiquerai pour l'entrée des troupes françaises. Il doit, ainsi que vous, témoigner, par cet acte d'obéissance, la confiance due à la générosité et à l'humanité de la nation française. Je vous déclare, messieurs, que si malheureusement je suis obligé de faire tirer sur la ville, je vous rendrai personnellement responsables sur vos biens et sur vos têtes du tort irréparable que votre foiblesse ou votre connivence aura attiré sur votre patrie.

Je suis, messieurs, l'ami du Peuple Belge.

Signé DUMOURIEZ.

Pour copie conforme, le ministre de la guerre.

A ANGERS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE,
chez MAME, Imprimeur du Département.